Paradoxes des discours féminins : la ville de Hearst

Guylaine Poissant

Numéro 7, 1997

Le(s) discours féminin(s) de la francophonie nord-américaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004749ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004749ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poissant, G. (1997). Paradoxes des discours féminins : la ville de Hearst. *Francophonies d'Amérique*, (7), 71–83. <https://doi.org/10.7202/1004749ar>

PARADOXES DES DISCOURS FÉMININS : LA VILLE DE HEARST¹

Guylaine Poissant
Laprairie (Québec)

À l'origine, cette recherche visait à explorer certains aspects sociaux et temporels de la vie quotidienne des femmes. L'abondance et la variété des informations recueillies durant un séjour de trois ans dans le Nord ontarien ont cependant fait évoluer les objectifs de départ vers une monographie des femmes de cette communauté. La langue constitue de ce fait un des phénomènes socioculturels qui servira d'outil d'analyse dans les pages qui vont suivre. Il sera premièrement question de situer les rapports des milieux minoritaires et des femmes à la langue. En second lieu, une brève description de la communauté de Hearst, à la fois typique et unique, tracera le profil de la communauté francophone qui détermine les comportements langagiers des femmes. Finalement, une analyse de ces observations mettra en rapport les réflexions des femmes du milieu étudié et les recherches connexes sur la langue et le discours féminins.

Sources et références

L'analyse sociolinguistique et féministe que fait Marina Yaguello dans son ouvrage intitulé *Les Mots et les Femmes* est utile pour cerner le rôle de la langue dans les rapports entre les sexes². Selon Yaguello, « la langue est un système symbolique engagé dans des rapports sociaux » et toute étude des usagers doit en tenir compte : « Le rapport de l'individu à la langue passe par son rapport à la société. Parmi les paramètres de la variation, classe sociale, groupe ethnique, âge, profession, région, etc., il convient de faire sa place à la différenciation sexuelle³. » Les groupes sociaux défavorisés n'auront donc pas les mêmes rapports à la langue que les groupes dominants, que ce soient les femmes ou les hommes, les ouvriers ou les bourgeois. Qu'il soit question des relations que les groupes langagiers minoritaires entretiennent avec la majorité ou des rapports sociaux de sexes, Yaguello présente une perspective et des notions d'application pratique pour étudier les femmes dans les milieux minoritaires.

Toujours selon Yaguello, le statut social des femmes repose davantage sur l'apparence, la tenue vestimentaire et l'expression orale, alors que celui des hommes repose encore largement sur leur activité professionnelle et leur revenu. Les femmes rechercheront alors un certain prestige social par le

standing que procure une apparence soignée et le bon parler. C'est pour cette raison notamment que les femmes respectent davantage la langue standard non seulement pour se conformer à la norme mais aussi parce que, dans leur cas, la norme signifie bien paraître et bien parler. Ce comportement s'applique surtout aux femmes des milieux ouvriers. En effet, selon les observations de Yaguello, ces dernières vont davantage utiliser une langue qui se rapproche du standard parce que, dans la culture ouvrière, la langue de l'ouvrier ne correspond pas à une culture féminine. En d'autres termes, le parler ouvrier est semé d'expressions et de connotations « viriles »⁴. Dans son analyse de la culture ouvrière, Richard Hoggart note le même phénomène : « La langue populaire et l'action oratoire qui l'accompagne sont plus abruptes, moins enrobées de circonlocutions et d'atténuations que celles des autres groupes sociaux⁵. » Par contre, l'accent « distingué » paraît efféminé et vaguement ridicule, observe Yaguello⁶. La position socialement inférieure des femmes les amènera également à être moins directes et à utiliser plus d'euphémismes. Comme tous les êtres subordonnés, les femmes sont plus hésitantes à s'exprimer et elles utilisent davantage de formules de politesse lorsqu'elles s'expriment⁷.

Il est vrai que la langue est, en tant que lieu d'intériorisation des règles du jeu social, associée à l'autorité et au pouvoir. « La langue est aussi, dans une large mesure (par sa structure, par le jeu des connotations ou de la métaphore), un *miroir culturel*, qui fixe les représentations symboliques, et se fait l'écho des préjugés et des stéréotypes, en même temps qu'il alimente et entretient ceux-ci⁸. » Yaguello note que les mots sont en eux-mêmes chargés de sens, qu'ils fixent les représentations des rapports à soi, aux autres et au monde. Le fait, par exemple, pour une femme de changer de nom lors du mariage exprime les rapports que les femmes et les hommes entretiennent entre eux. De même, elle nous fait voir que les mots sont chargés de connotations sexuelles qui reflètent et reproduisent les différences sexuelles. Les connotations associées à un grand nombre d'expressions qui se rattachent spécifiquement à l'un ou à l'autre sexe confortent le projet de Yaguello, c'est-à-dire de démontrer les rapports sociaux de sexes dans la langue. Elle souligne qu'il y a une quantité importante de mots en français qui associent la femme à la maternité ou à la prostitution ; la mère et la putain constituent alors des modèles féminins très puissants. De plus, la langue française regorge de mots qui dénigrent les femmes et qui rehaussent les hommes. La notion de force, par exemple, est associée à la virilité et est valorisée chez les garçons de certains milieux alors qu'elle ne l'est pas pour les filles de ces mêmes milieux.

La langue est alors un lieu important d'identité que les femmes, plus que les hommes, vont s'efforcer de protéger. À ce chapitre, l'éducation institutionnalisée va jouer un rôle majeur. Plusieurs sociologues, d'Émile Durkheim à Pierre Bourdieu en passant par Ivan Illich⁹, ont étudié les moyens par lesquels l'école reproduit l'ordre social et la manière dont elle a aussi été utilisée par les groupes sociaux dominants pour transmettre leur langue et leurs

valeurs, en somme pour véhiculer des idées autant que des connaissances. Les modèles sexuels du système d'éducation au Canada français constituent d'ailleurs le sujet de l'ouvrage de Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont qui, dans *Maîtresses de maison, maîtresses d'école*¹⁰, rendent compte, entre autres, des aspects historiques et sociaux reliés à l'éducation des filles. Dans un ouvrage subséquent intitulé *Les Couventines*¹¹, Dumont et Fahmy-Eid analysent les conséquences de cette prise en charge pour la clientèle étudiante et pour la société en général. Les congrégations religieuses enseignantes vont transmettre des valeurs religieuses souvent moralisatrices pour les femmes. Elles vont également reproduire le clivage social ainsi que les différences sexuelles de l'époque. Pour faire accepter ces inégalités, on tiendra un discours idéologique sur la féminité et le rôle des femmes, le tout s'appuyant sur des valeurs morales traditionnelles.

Ce discours, dans le cas des francophones hors Québec notamment, se juxtapose à des responsabilités accrues. Les luttes scolaires pour l'établissement des écoles françaises étaient et sont encore, selon la Fédération nationale des femmes canadiennes-françaises, généralement menées par des femmes. Toujours selon la Fédération, la conservation de l'éducation catholique dans les communautés canadiennes-françaises n'a fait que renforcer les liens entre la langue et la foi, et la responsabilité des femmes dans la transmission de cette langue et de cette foi : « Au temps où il n'y avait pas d'école, ce sont elles qui étaient chargées d'instruire les enfants, de leur apprendre à lire, à écrire, de leur enseigner les prières, le catéchisme [...]. Ce sont elles qui racontaient des histoires et chantaient de vieilles chansons¹². »

Comme ce sont elles qui ont dû se battre pour que leurs enfants conservent leur langue française, elles la possédaient mieux et y étaient plus attachées. Même à la fin du XX^e siècle, les femmes francophones de milieux minoritaires sont davantage attachées à leur langue maternelle. Selon Dennie et Laflamme, cette situation se traduit à l'heure actuelle par une plus grande résistance à l'assimilation : « Les femmes sont plus nombreuses à accepter l'accent francophone ; elles sont moins nombreuses à avoir honte de leur compétence linguistique ; elles sont plus nombreuses à juger convenable de bien parler leur langue ; elles sont moins nombreuses à être timorées à l'idée de paraître francophones¹³. » L'urbanisation et l'industrialisation sont cependant venues à bout de ce fait français dans presque toutes les communautés de l'Ontario où la langue française est maintenant minoritaire. Il y a bien quelques exceptions où les francophones demeurent majoritaires même si, au niveau de la province, ils ne représentent que 5 pour 100 de la population ontarienne. C'est le cas de l'est, région limitrophe du Québec, et du nord de l'Ontario.

Particularités de la région de Hearst

Pour ce qui a trait au nord de l'Ontario, sa situation géographique, les grandes lignes de son développement économique et les particularités de la

culture canadienne-française vont constituer les principaux éléments explicatifs de sa situation langagière. L'origine de ce peuplement de francophones en Ontario du Nord remonte au début du XX^e siècle avec les vagues successives de colonisation prônée par le clergé pour maintenir les Canadiens français dans la foi catholique. Pour cultiver la terre, il fallait cependant d'abord la défricher, ce qui profitait largement aux compagnies forestières. Ces compagnies sont très largement anglophones, mais les francophones, qui adoptent une économie de style agro-forestier, peuvent continuer de travailler et de vivre en français parmi les autres colons d'origines ethniques diverses. Avec l'expansion du transport du bois par voie ferrée, l'industrie forestière devient, autour des années 20, un apport économique plus important que l'agriculture pour le développement économique de la région du nord de l'Ontario. Il est alors plus rentable de travailler pour une compagnie que d'être colon, et c'est durant cette période que la majorité des colons délaissent leurs terres et deviennent employés des compagnies ferroviaires et forestières. Cependant, contrairement aux autres groupes ethniques, les francophones conservent leurs fermes. Suivant plus fidèlement les conseils de leur clergé et étant plus attachés à la terre, les Canadiens français demeurent dans la région lorsque, dans les années 30, les autres groupes ethniques partent travailler dans les mines qui s'ouvrent plus à l'ouest. Le rôle des femmes dans ce domaine n'est pas à négliger. Par exemple, c'est pour appuyer les femmes dans leur souci de maintenir la vocation agricole des Canadiens français, que l'Église parraine la Fédération des femmes canadiennes-françaises d'alors.

Un autre facteur très important a contribué à maintenir et même à accroître la population francophone à Hearst. Les gouvernements avaient d'abord accordé les concessions forestières à des compagnies américaines. Ces dernières quittent pourtant le Nord par suite d'un changement dans les politiques gouvernementales qui leur sont moins avantageuses : « En 1940, le gouvernement fédéral mit un embargo sur le bois de pulpe et papier afin d'inciter les compagnies américaines à construire des moulins dans la région. Cependant les dites compagnies préférèrent fermer leurs chantiers¹⁴. » Cette nouvelle situation a permis à des entrepreneurs locaux, des francophones, de se tailler une place dans l'industrie forestière. Le départ de gros propriétaires, des anglophones, de la région immédiate de Hearst, a permis à des petits propriétaires de scieries d'entrer sur le marché. Donc, alors qu'ailleurs l'industrialisation est synonyme d'anglicisation, à Hearst le français se parle non seulement à la maison, à l'école et à la ferme, mais aussi en milieu industriel. Les dirigeants de ce milieu étant francophones, ils ont les moyens de financer des institutions francophones qui maintiennent en retour le tissu social de la communauté francophone.

Pour cette raison, la population de Hearst est francophone à 85 pour 100. Toute la population a conscience de cette particularité et en est très fière. À cause de la relation privilégiée qu'elles ont avec la langue, les femmes de Hearst tenteront de rester dans leur milieu d'origine, puisqu'il leur permet,

entre autres, de vivre en français. En effet, puisque la communauté est relativement isolée, elle peut mieux échapper à l'assimilation qui vient de la coexistence avec les anglophones : « Son isolement permet aussi de cerner les jeux des principaux acteurs sociaux et les influences extérieures à la communauté » (p. 53). L'homogénéité ethnique et l'omniprésence de l'industrie forestière sont particulièrement évidentes aux observateurs externes.

Portraits langagiers et discursifs des femmes de Hearst

La ville de Hearst présente plusieurs avantages pour y mener une recherche sociologique sur les femmes. En effet, « avec environ 1 800 femmes adultes, Hearst représente [...] un endroit où [...] rencontrer à peu près toutes les personnes jugées pertinentes pour constituer un échantillon représentatif » (p. 52). De plus, comme dans d'autres localités de cette taille, « les solidarités entre les sexes jouent davantage parce que c'est un milieu traditionnel où les différences sexuelles sont plus tangibles » (p. 52). Cette solidarité est renforcée par le fait que « les femmes vivent toutes concentrées dans le même espace restreint » (p. 52).

L'objet même de cette recherche, les femmes, en a guidé les orientations méthodologiques. La pénurie de documentation sur de tels milieux a dicté l'adoption d'une recherche qualitative et exploratoire qui donne la parole aux femmes, retient leur point de vue et analyse leurs expériences. « Leur capacité à exprimer la réalité qui les entoure » (p. 57) a fourni la matière brute pour cette étude. L'analyse est basée sur un échantillon d'une vingtaine de femmes de la communauté de Hearst. En comparant cet échantillon aux données du recensement de 1986, on constate qu'il présente assez fidèlement le profil des femmes adultes de la communauté en ce qui a trait à l'âge, au revenu et à l'emploi. Des entrevues semi-dirigées ont « été menées auprès des femmes de différents milieux, dont certaines ont été sélectionnées par les responsables des groupes de femmes [...] ». Les acteurs sociaux influents de la ville ont également été contactés » (p. 57-58). En plus des entrevues, une centaine environ, des observations ont été faites sur place et incorporées aux études et recherches mentionnées plus haut, ce qui constitue l'axe central d'analyse de cet article.

Comme dans plusieurs régions du Nord, l'industrie forestière exerce une certaine domination culturelle qui nous permet d'extraire un portrait langagier. Ainsi, le contenu du journal local ou les communiqués de la ville, les publicités de l'annuaire téléphonique ou de la radio communautaire manifestent, par le vocabulaire utilisé et le ton employé, un désir de rejoindre les travailleurs de l'industrie forestière. La culture ouvrière, très largement masculine, est également visible dans les discours non officiels. Dans les endroits publics comme les épiceries, les restaurants, le centre sportif, les banques ou même dans la rue, les conversations sont couramment teintées de familiarités coutumières à la classe ouvrière. La prédominance de ce discours est moins évidente lorsque les conversations se font uniquement entre hommes

ou entre femmes, mais davantage en présence de groupes mixtes. En outre, le discours religieux se glisse dans le quotidien des membres de la communauté. Cette présence tient d'abord au fait que les francophones envoient leurs enfants dans les écoles catholiques encore largement contrôlées par le clergé. Le contenu et les modalités de ce discours touchent donc, dès leur plus jeune âge, les francophones de la ville. Les groupes de femmes constituent une autre clientèle cible des membres du clergé. Ces derniers n'hésitent pas à émettre leurs opinions sur les activités des groupes de femmes, que ce soit lors des sermons, dans le journal local ou auprès des différents conseils où ils siègent. Ce sont donc davantage les femmes et les enfants qui sont touchés par l'idéologie religieuse et qui plient leurs comportements langagiers à ses exigences. Une communauté linguistique minoritaire a, en effet, des attentes différentes à l'égard de la majorité ou de la minorité, et envers les femmes et les hommes de ces communautés. Dans les milieux francophones minoritaires plus qu'ailleurs, ce sont les femmes qui sont les conservatrices de la langue et de la culture ; elles sont tenues responsables de la transmission et du maintien de la langue d'origine. Elles s'impliquent donc directement dans les domaines de l'éducation et de la culture. En cela les femmes de Hearst ne sont pas différentes de leurs aïeules.

L'hégémonie économique de l'industrie forestière à Hearst, comme dans d'autres communautés qui exploitent les ressources primaires, crée un déséquilibre dans les débouchés qui favorise les hommes en dépit de leur scolarité plus faible. L'industrie forestière, par exemple, n'exige pas une longue formation et les salaires y sont relativement élevés. L'incitation à poursuivre des études pour trouver un emploi payant n'est donc pas très grande pour les garçons. Ce secteur étant fermé aux jeunes femmes, elles sont subtilement incitées à poursuivre leurs études : « La sous-scolarisation a des conséquences économiques et sociales plus préjudiciables pour les femmes que pour les hommes francophones. Les hommes, malgré une sous-scolarisation, réussissent souvent à se trouver un emploi manuel qui procure un revenu se comparant à celui de la population plus scolarisée¹⁵. » Il n'est alors pas étonnant que, en 1976, la proportion d'hommes ayant une éducation ne dépassant pas le primaire s'élevait à près de 40 pour 100 alors qu'elle était de 32 pour 100 pour les femmes. Malgré cette faible scolarité, le taux de participation à la main-d'œuvre active atteint 75,4 pour 100 des hommes de Hearst en 1976, alors qu'il est de 46,1 pour 100 chez les femmes¹⁶. En 1991, les femmes de Hearst sont toujours plus scolarisées que les hommes et, bien que leur participation à la main-d'œuvre active ait augmenté, celle-ci demeure toujours inférieure à celle des hommes. Ainsi, sur une population âgée d'au moins 15 ans, y a-t-il toujours 59 pour 100 des hommes qui n'ont aucun grade, certificat ou diplôme, et seulement 13 pour 100 qui détiennent un diplôme d'études secondaires. Pourtant, 79 pour 100 d'entre eux font partie de la population active. Chez les femmes, 52 pour 100 n'ont obtenu aucun diplôme et 21 pour 100 détiennent un diplôme d'études secondaires ; 63 pour 100 d'entre elles font partie de la population active¹⁷. À Hearst, comme dans

plusieurs villes à industrie unique, le secteur économique primaire a donc comme conséquence de prolonger les études des jeunes filles :

Simple observation indicates that single-entreprise communities are more of a male than of a female preserve [...]. These communities do not have the same appeal for high school girls as for high school boys. Moreover, the school is a feminine world in the vocational sense. It prepares girls admirably for their careers in the work world. The skills they learn are immediately transferable to the job world. Especially is this true for those who continue to university, those who prepare for school teaching and nursing, and those who enter clerical occupations [...]. For the boys it is otherwise [...]. [T]hey find that their jobs have little connection with their prior schooling¹⁸.

Grâce à leur scolarité plus élevée, les femmes de Hearst ont un rapport particulier à la langue. Comme les autres groupes scolarisés, les femmes de Hearst maîtrisent mieux la langue française que les hommes, elles font plus attention à la grammaire et à l'orthographe. Selon Dennie et Laflamme, elles sont aussi plus conscientes des erreurs langagières, mais, contrairement aux femmes des autres minorités linguistiques, elles n'ont pas honte de la particularité de leur appartenance linguistique.

Les femmes montrent également une certaine réticence à la mobilité, puisque cela conduit, à plus ou moins long terme, à l'assimilation. En effet, presque toutes les femmes observées, dont les enfants devenus adultes vivent à l'extérieur de Hearst, ont des gendres et brus anglophones. Lorsque les jeunes de Hearst épousent des non-francophones, ils perdent la facilité à parler français après quelques années, situation déplorable mais inévitable selon les mères. La coexistence entre les deux groupes linguistiques conduit normalement à l'assimilation des francophones à la communauté anglophone, mais elle correspond également à une certaine ascension professionnelle et sociale. Dans l'intérêt de leurs enfants, les mères ne peuvent donc pas condamner les ambitions de leurs enfants même si leurs petits-enfants ne parlent que l'anglais. Les femmes de Hearst sont donc fidèles à la langue de leurs ancêtres, mais acceptent que leurs enfants poursuivent un avenir différent même si cette tentative conduit à l'assimilation.

Mes observations des plus jeunes femmes de Hearst indiquent qu'elles espèrent, elles aussi, demeurer dans le lieu où elles ont grandi et qui a défini leur attachement au français. Elles ne se considèrent pas anglophones même si, comme leurs compagnons, elles consomment davantage que leurs aînées les médias de langue anglaise¹⁹. Comme plusieurs minorités, les gens de Hearst se définissent, en effet, par rapport à la majorité anglophone qui les entoure. Cette majorité désigne les francophones comme des « Français », et c'est ainsi que les francophones viennent à se définir. Les groupes de jeunes Franco-Ontariens à l'Université Laurentienne utilisent la grenouille comme emblème pour s'afficher comme des *frogs*. Partout l'anglais figure comme présence linguistique qui s'insère dans le quotidien, notamment par l'anglicisation des noms. Les consonances anglophones des surnoms montrent d'ailleurs la progression de l'anglais auprès des plus jeunes : les Bernadette

deviennent des Bernice, les Suzanne deviennent des Susan, etc. Dans tous les commerces de la ville, les caissières vous remercient par un «*thank you* beaucoup». Yaguello observe ce phénomène d'intériorisation de l'ordre social de la part même des groupes plus ou moins marginalisés par cet ordre. Les francophones en milieu minoritaire, par exemple, se définissent par les mêmes termes qu'utilisent les anglophones pour les dénigrer : les *frogs*. La situation est encore plus oppressante pour les femmes «dans la mesure où elles ne constituent jamais un groupe social séparé²⁰». En conséquence, même si elles se définissent comme «Françaises» ou francophones, les femmes de Hearst se montrent alors moins revendicatrices, plus conciliantes que les francophones majoritaires dans leurs relations avec les anglophones. Pour éviter les situations conflictuelles interethniques, elles vont, comme leurs compagnons, s'exprimer en anglais. Elles privilégient également un apprentissage bilingue et continuent à nier la disparition du français en Ontario²¹. Comme leurs aînées, elles sont par contre plus déterminées que les jeunes hommes à sauvegarder le fait français en Ontario.

Pouvoir de la parole

En tant que femmes, le pouvoir de la parole leur échappe pourtant. Les femmes prennent moins souvent la parole que les hommes et sur moins de sujets, même si elles sont plus instruites qu'eux : «Le droit de nommer est une prérogative du groupe dominant sur le groupe dominé²².» Comme les autres femmes, elles pratiquent moins les jeux de mots et utilisent plus souvent une forme qui cherche l'approbation de leurs interlocuteurs en renvoyant aux autres, tel leur conjoint, ou à des proverbes pour exprimer leurs propres opinions. Certaines femmes recensées utilisaient par exemple la deuxième ou la troisième personne pour parler d'elles-mêmes : «C'est pas mal le temps que... où t'as vraiment rien à faire²³»; «Après ta journée de travail, tu t'en viens chez vous, tu t'occupes de ton enfant, tu te sens un peu coupable, alors tu t'en occupes deux fois plus» (n° 6, p. 154); «Tout l'après-midi, ça passe vite, il me semble que t'as pas le temps de rien faire» (n° 7, p. 155); «Même si des fois tu te dis que t'es libre, là, quand tu reviens, ça te demande où que t'es allée puis ce que t'as fait. T'as toujours des comptes à rendre» (n° 10, p. 156). Comme le montrent ces extraits tirés de mes entrevues, certaines femmes craignent de s'affirmer et donc évitent de dire «je». Leur manque d'affirmation se traduit également par l'intériorisation de leurs rôles traditionnels jusqu'à oublier, pour certaines, de faire la distinction linguistique entre faire partie d'une famille et être mère. Il y a une forte association chez ces femmes entre la famille et les enfants : «J'ai pas d'enfants, j'ai pas vraiment une famille» (n° 17, p. 138); «J'ai une famille, puis un mari» (n° 10, p. 138). De même, la pratique courante des nouvelles épouses d'adopter le nom de leur conjoint illustre la conception que les femmes ont d'elles-mêmes et de leurs rapports avec les autres. Elles se définissent par rapport à leur mari et la communauté confirme cette image. Dans ce

contexte, rappelons Yaguello qui souligne que les mots ne sont pas neutres, qu'ils reflètent et fixent la représentation des rapports à soi et aux autres.

Les pratiques langagières des femmes de Hearst sont aussi différentes de celles des hommes dans la mesure où elles émettent rarement un discours bâclé ou injurieux. Bien qu'elles appartiennent à des classes sociales différentes, elles « attach[ent] plus d'importance à la correction du discours, à la norme. [...] Elles emploient moins de formes stigmatisées et intériorisent davantage les normes prestigieuses²⁴. » Ce phénomène s'expliquerait ainsi : pour un homme d'un milieu ouvrier, et c'est le cas d'une forte proportion des hommes à Hearst, le travail ardu attire davantage le respect que le bon parler qui est d'ailleurs associé à la distinction et à la féminité. Il serait alors ridicule qu'un ouvrier se distingue par son bon parler. Plutôt, en jurant ou en utilisant la langue populaire, il peut mieux affirmer son appartenance culturelle et sexuelle. Une femme, par contre, surtout si elle appartient à un milieu ouvrier, doit mériter le respect par d'autres moyens, comme celui de se soumettre volontiers aux règles de la langue. Yaguello et Hoggart ont observé chez les femmes le même phénomène d'attachement à la norme langagière.

Pourtant, il est facilement observable que les femmes subissent trop souvent les injures des hommes. Dans le langage courant des hommes de Hearst, le terme « accoté » est employé par opposition à « marié » ; il implique un manque, une absence ou une faute qui vise la réputation de la fille et non celle du garçon. En outre, les nombreux surnoms qui se veulent parfois flatteurs, mais qui sont souvent paternalistes ou méprisants, ont le même effet, comme le remarque Yaguello : « Ainsi, les hommes ont-ils des milliers de mots pour désigner les femmes, dont l'immense majorité sont péjoratifs. L'inverse n'est pas vrai. La dissymétrie, à la fois quantitative et qualitative, est flagrante²⁵. » Par exemple, les jeunes filles de Hearst sont des *babes*, version anglicisée de « bébé ». Même lorsque nous excluons les expressions méprisantes que nous connaissons tous et toutes, cette pratique habitue les femmes à se faire désigner selon leur apparence, leur caractère ou les intentions de l'interlocuteur. Dans ce contexte social, la langue française fait partie des structures qui traduisent les rapports sociaux de sexes où l'appartenance sexuelle joue davantage que l'appartenance de classe. Cette situation a été observée dans plusieurs sociétés et vient, selon Yaguello, de la position sociale inférieure des femmes : « La péjoration de la femme est omniprésente dans la langue, à tous les niveaux et à tous les registres²⁶. »

Dans les milieux traditionnels, tout ce qui est lié aux « bonnes mœurs » est l'apanage des femmes. Si les femmes de Hearst sont souvent l'objet de plaisanteries, elles content rarement des blagues elles-mêmes : « L'injure sexuelle est strictement à sens unique²⁷ », rappelle Yaguello. Dans la ville de Hearst, de nombreuses pratiques militent pour contrôler les comportements langagiers des femmes : utiliser un langage grivois est interprété comme un signe de mœurs légères ; les lettres à l'éditeur ou les articles du journal local rappellent régulièrement aux femmes et surtout aux jeunes femmes de faire

preuve, entre autres, de moralité. Durant les trois ans de mon séjour à Hearst, j'ai constaté que même les femmes défavorisées blasphèment rarement alors que c'est une pratique courante chez les hommes de ce milieu. Les tabous linguistiques visent plus souvent les femmes que les hommes. Selon Yaguello, le tabou linguistique est un signe de la puissance du verbe et est utilisé pour maintenir l'ordre social. Le tabou linguistique est un « [t]rait commun à toutes les sociétés où la magie, les superstitions et la religion jouent un rôle important²⁸ ». On en voit donc encore les traces dans certaines communautés canadiennes particulièrement attachées à l'Église.

Comme la religion catholique, la langue française, en tant que discours, exprime et reproduit l'oppression des femmes. Bien que la sexualité soit estimée le sujet le plus tabou pour les femmes, il n'est pas le seul. Moins qu'ailleurs les femmes de Hearst peuvent se permettre la liberté de parole : blasphémer, parler fort, entreprendre des conversations sur des sujets controversés ou des sujets d'hommes peuvent entraîner des conséquences. Les sujets à caractère technique, politique ou sportif sont pourtant trois domaines qui retiennent énormément l'attention des communautés où, comme à Hearst, l'industrie forestière exerce une grande influence. À Hearst, la politique est vécue d'une manière plus personnelle parce qu'un des leurs est au pouvoir. Pourtant rares sont les femmes qui s'expriment ouvertement sur le sujet. Il en est de même pour le sport. Le hockey, par exemple, rejoint d'une manière ou d'une autre à peu près tout le monde. Les femmes de Hearst qui expriment leurs opinions sur le sport sont habituellement plus jeunes, mais elles ne suscitent pas l'admiration ou le respect des hommes par leur participation à ces conversations. Les comportements, les attitudes et les pratiques diffèrent entre hommes et femmes. Observés de loin, certains hommes semblaient à l'aise dans leurs conversations, certains parlaient abondamment et souvent assez fort. Tous les hommes n'avaient pas la même volubilité, mais ils s'exprimaient volontiers sur des sujets courants comme la météo, la famille, le hockey. Certains interpellaient des personnes de l'autre côté de la rue ou à l'autre bout de la salle. Sauf chez les plus jeunes, les femmes de Hearst font rarement cela. Elles attirent plutôt l'attention par leurs rires. Entre elles, les femmes ont aussi la parole facile. Elles se connaissent presque toutes et les sujets communs de conversation ne manquent pas : la santé, les fréquentations, les déplacements ou les loisirs, le travail, mais surtout les relations de travail et enfin la famille. Elles hésitent rarement à poser des questions indiscrettes à leurs semblables et donnent facilement des conseils. Parce que les femmes parlent volontiers de leur vie privée, elles s'enquèrent simplement de celle des autres. Cela peut même indiquer une manifestation de confiance, une manière de dire que l'on partage les mêmes choses. Même les professionnelles se tiennent à des sujets communs à toutes et visent le niveau de langue de la communauté. Elles évitent ainsi les sujets potentiellement controversés et resserrent les liens communautaires déjà forts.

Dans les conversations, tout est personnalisé à Hearst. On ne commente pas les décisions de la direction de la scierie mais bien les actions d'un tel ou d'une telle. C'est là une caractéristique de la culture ouvrière. On parle aussi des allées et venues et des fréquentations d'un peu tout le monde, le secret professionnel prend un autre sens. Pour cette raison, les conversations féminines font souvent figure de commérages. Pourtant, à travers les paroles qui circulent, les femmes échangent des informations, renforcent les liens communautaires, établissent des normes. Le téléphone est un instrument important de cette culture orale²⁹. À cause de l'isolement et du climat, le téléphone permet de maintenir les contacts, fonction assumée surtout par les femmes.

Conclusion : femmes et francophones

Malgré une meilleure connaissance de la langue, les observations faites auprès des femmes de Hearst montrent qu'elles sont défavorisées dans et par le discours. Elles s'expriment moins souvent que les hommes, sur moins de sujets et elles sont l'objet de comportements langagiers péjoratifs à leur égard. Il est vrai que l'industrie forestière exclut les femmes du levier économique principal de la région. Pour cette raison, elles ont un revenu médian de moins de la moitié du revenu des hommes même si elles sont plus scolarisées qu'eux. La dépendance économique des femmes de Hearst est reflétée dans les rapports sociaux de sexes présents dans la communauté. Culturellement, les femmes de Hearst subissent également les pressions de l'Église catholique qui les incite à adopter des comportements et un discours conformes à une vision traditionnelle de leur sexe.

Cependant, suivant l'exemple de leurs aînées, les femmes de Hearst trouvent auprès des autres femmes un lieu de réalisation : « Plus ouvertes, moins aliénées que les hommes par leur appartenance linguistique, elles sont moins nombreuses qu'eux, partout et toujours, à renoncer à leur francité ; elles sont plus nombreuses à la prendre en estime, à voir en elle un moyen, si peu exclusif soit-il, de se réaliser³⁰. » Elles ne se voient plus comme les gardiennes de la langue, mais elles ont conscience des avantages professionnels que la langue française peut leur apporter. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles les femmes recherchent tant la compagnie de femmes pour converser. De cette façon, elles peuvent s'exprimer plus librement. Elles font l'expérience, même si c'est de façon informelle, du pouvoir de la parole.

BIBLIOGRAPHIE

Anadon, Marta, et al., *Vers un développement rose*, Groupe de recherche et d'intervention régionales, Université du Québec à Chicoutimi, 1990, 53 p.

Bernard, Roger, *De Québécois à Ontariens : la communauté franco-ontarienne*, Hearst, Le Nordir, 1988, 185 p.

Bourdieu, Pierre et J.-C. Passeron, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Minuit, 1970, 279 p.

Côté, Éthel, *Plus qu'hier, moins que demain*, Ottawa, L'Union culturelle des Franco-Ontariennes, 1986.

Coulombe, Danielle, et al., *La Défriche*, Hearst, Évêché de Hearst, 1974.

Dennie, Donald et Simon Laflamme, « L'ambition démesurée. Enquête sur les aspirations et les représentations des étudiants et des étudiantes francophones du nord-est de l'Ontario », communication présentée au 58^e congrès de l'ACFAS, Université Laval, Québec, 1990, 188 p.

Descarries-Bélanger, Francine, *L'École rose... et les cois roses*, Montréal, Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1980, 128 p.

Deuchar, Margaret, « A Pragmatic Account of Women's Use of Standard Speech », dans Deborah Cameron et Jennifer Coates (eds.), *Women in Their Speech Communities : New Perspectives on Sex and Language*, Londres et New York, Longman, 1988, p. 27-32.

Dumont, Micheline et Nadia Fahmy-Eid, *Les Couventines : l'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes, 1840-1960*, Montréal, Boréal, 1986, 320 p.

Durkheim, Émile, *Éducation et sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1973, 130 p.

Fahmy-Eid, Nadia et Micheline Dumont, *Maîtresses de maison, maîtresses d'école*, Montréal, Boréal Express, 1983, 413 p.

Fédération des femmes canadiennes-françaises, « Femmes et francophones. Double infériorité », Ottawa, 1981, 124 p.

Fortin, Andrée, et al., *Histoires de familles et de réseaux. La sociabilité au Québec d'hier à demain*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987, 232 p.

Guindon, René, et al., *Les Francophones tels qu'ils sont. Regard sur le monde du travail franco-ontarien*,

Ottawa, Association canadienne-française de l'Ontario, 1985.

Hodgins, Bruce W., et al., *The Canadian North : Source of Wealth or Vanishing Heritage?*, Scarborough, Prentice-Hall, 1977, 257 p.

Hoggart, Richard, *La Culture du pauvre : étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Minuit, 1970, 424 p.

Illich, Ivan, *La Convivialité*, Paris, Seuil, 1973, 160 p.

Lucas, Rex A., *Minetown, Milltown, Railtown : Life in Canadian Communities of Single Industry*, Toronto, University of Toronto Press, 1971, 433 p.

Poissant, Guylaine, *Portraits de femmes du Nord ontarien*, Ottawa, Le Nordir, 1995, 171 p.

Statistique Canada, *Recensement de 1976*, Ottawa, Statistique Canada, 1978.

Statistique Canada, *Recensement de 1991*, Ottawa, Statistique Canada, 1992.

Yaguello, Marina, *Les Mots et les Femmes. Essai d'approche sociolinguistique de la condition féminine*, Paris, Prisme, 1987, 202 p.

NOTES

1. Le présent article est en partie tiré d'une recherche doctorale qui porte sur les femmes d'une communauté francophone du nord de l'Ontario. Cette recherche a été publiée sous le titre *Portraits de femmes du Nord ontarien*, Ottawa/Hearst, Éditions du Nordir, 1995. Désormais, les pages seront indiquées entre parenthèses.

2. Marina Yaguello, *Les Mots et les Femmes. Essai d'approche sociolinguistique de la condition féminine*, Paris, Prisme, 1987.

3. *Ibid.*, p. 7.

4. *Ibid.*, p. 38.

5. Richard Hoggart, *La Culture du pauvre : étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Minuit, 1970, p. 133.

6. M. Yaguello, *op. cit.*, p. 38.

7. Observation hautement controversée qui a retenu l'attention de plusieurs sociolinguistes anglophones. Voir Margaret Deuchar, « A Pragmatic Account of Women's Use of Standard Speech », dans *Women in Their*

Speech Communities : New Perspectives on Sex and Language, sous la direction de Deborah Cameron et Jennifer Coates, Londres et New York, Longman, 1988, p. 27-32.

8. M. Yaguello, *op. cit.*, p. 8.

9. Émile Durkheim, *Éducation et sociologie*, Paris, PUF, 1973 ; Pierre Bourdieu et J.-C. Passeron, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Minuit, 1970 ; Ivan Illich, *La Convivialité*, Paris, Seuil, 1973.

10. Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont, *Maîtresses de maison, maîtresses d'école*, Montréal, Boréal Express, 1983.
11. Micheline Dumont et Nadia Fahmy-Eid, *Les Couventines*, Montréal, Boréal, 1986.
12. La Fédération des femmes canadiennes-françaises, « Femmes et francophones. Double infériorité », Ottawa, 1981, p. 39.
13. Donald Dennie et Simon Laflamme, « L'ambition démesurée. Enquête sur les aspirations et les représentations des étudiants et des étudiantes francophones du nord-est de l'Ontario », communication présentée au 58^e congrès de l'ACFAS, Université Laval, Québec, 1990, p. 107.
14. Danielle Coulombe, et al., *La Défriche*, Hearst, Évêché de Hearst, 1974, p. 16.
15. René Guindon, et al., *Les Francophones tels qu'ils sont. Regard sur le monde du travail franco-ontarien*, Ottawa, Association canadienne-française de l'Ontario, 1985, p. 32.
16. Statistique Canada, recensement de 1976.
17. Statistique Canada, recensement de 1991.
18. Rex A. Lucas, *Minetown, Milltown, Railtown: Life in Canadian Communities of Single Industry*, Toronto, University of Toronto Press, 1971, p. 289, 299 et 300.
19. Les jeunes, femmes et hommes, trouvent en effet les films et les ouvrages de langue française « plattes ». Ils utilisent désormais le qualificatif « français » à la place de francophone : un film français au lieu d'un film québécois, une Française au lieu d'une Franco-Ontarienne.
20. M. Yaguello, *op. cit.*, p. 150.
21. D. Dennie et S. Laflamme, *op. cit.*, p. 116.
22. M. Yaguello, *op. cit.*, p. 150.
23. Les citations données dans ce paragraphe renvoient à des entrevues rapportées dans mon livre, telle celle-ci tirée de l'entrevue n° 3, p. 157. Désormais le numéro de l'entrevue ainsi que la page seront directement inclus dans le texte.
24. M. Yaguello, *op. cit.*, p. 38.
25. *Ibid.*, p. 150.
26. *Ibid.*
27. *Ibid.*, p. 163.
28. *Ibid.*, p. 16.
29. Andrée Fortin, et al., *Histoires de familles et de réseaux. La sociabilité au Québec d'hier à demain*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987.
30. D. Dennie et S. Laflamme, *op. cit.*, p. 175.